

## Mon église

Je la vois au travers de quatre fenêtres de notre maison, côté bise. Je la vois mieux encore le soir, alors qu'elle est illuminée et se détache de son environnement plus lointain. Et je l'admire d'autant plus quand elle est noyée de clarté au cœur de l'hiver, toute entourée de neige, celle-ci couvrant en plus son toit et même encore son clocher si pentu qu'il soit. Comme alors je la trouve belle, harmonieuse dans ses formes, mon église, et que m'importe que nombreux seraient ceux ou celles qui ne s'accorderaient pas avec moi sur ces qualificatifs. Ainsi dans la neige, elle développe toute sa beauté simple et solide, en plus émouvante.

De la voir sous la neige et au cœur de la nuit, je resterais là des heures à l'admirer, à l'aimer. Je ne suis d'aucune manière un pilier d'église. Toutes les religions m'effraient, toutes ne m'apportent que du noir et aucune lumière, au point que je n'en pratique aucune. Mais que cela ne m'empêche pas d'aimer mon église. Pour ses formes certes, mais aussi pour tous les souvenirs qu'elle m'a accordés au fil des décennies. Car mon église, c'est qu'il y a longtemps que je la connais et la pratique. Cela fait bien trois quarts de siècle !

J'y ai commencé l'école du dimanche à 5 ans. A cet âge disparu, la tante qui habitait l'appartement du deuxième étage de notre maison était monitrice. J'eus le bonheur immense mais la crainte aussi, un soir de Noël d'allumer le sapin. Je m'en souviens avec une précision photographique, comme si c'était hier. Ah ! combien je regrette au passage cet âge où vous avez toute votre enfance devant vous, pour quelques souffrances certes, et pas des moindres, mais surtout pour ces mille découvertes qui vont enrichir votre vie future. L'arbre décoré était là, offrant des bougies grosses comme des oranges, et des guirlandes un peu partout, et des étoiles, et des soleils. Sous l'arbre, dans de grosses corbeilles, se voyaient des choux de couleur. Nous nous étions courbés sous les premières branches, ma tante et moi. Elle me guidait en me donnant la main. Emotion jusqu'au plus profond de moi-même. Car il y a la foule dans l'église, bruisante. Instant magique. On ne m'avait donc pas oublié. J'étais dans la lignée des allumeurs de sapin ! J'existais. Nous avons craqué ensemble une allumette avec laquelle nous avons mis feu à l'extrémité du fil blanc reliant toutes les bougies. Alors une flamme gigantesque, effrayante à sa manière, était montée

d'un coup au travers du sapin, pour s'en aller apporter le feu à chacune des bougies. C'était un peu comme si nous avions mis le feu à l'église. J'étais alors retourné seul à ma place. Convaincu de cet honneur, mais pétrifié en même temps dans mon éternelle timidité. On me regardait sans doute !

Des Noël, il y en aurait encore de nombreux, des dizaines. Mais jamais plus beaux et plus solennels que ceux du temps de l'école. On chantait à l'église après qu'on soit allé répéter au collège. On était bien habillé. Les filles avaient de belles robes et des cheveux qui assurément auraient senti bon s'il n'y avait eu d'abord l'odeur du sapin, de quelques aiguilles qui avaient brûlé et qu'il avait fallu éteindre avec une perche et un chiffon mouillé au bout, ça pétillait. S'il n'y avait eu cette odeur de cire des bougies à l'époque un peu brune et non pas toutes blanches comme aujourd'hui. Mais surtout celle de la fumée un peu âcre de quelques épis de Noël que nos monitrices avaient allumés tout autour du sapin.



Il faisait chaud, il faisait bon, c'était chaleureux au-delà de tout ce que l'on peut imaginer.

La voilà donc mon église, toujours m'offrant des émotions profondes quand le la regarde.

Je ne crois pas. Elle n'en demeure pas moins le lieu privilégié de mes anciennes croyances, de mes vieux rêves alors que je m'imaginai pouvoir un jour devenir un ange. Et que j'allais là-haut, plus haut que le coq du clocher où je n'aurais pas eu froid malgré la nuit et l'hiver, mais où par contre beaucoup de lumière m'aurait environné. Être un ange, pour veiller sur ce quartier béni à défaut de pouvoir le faire sur tout le village. Peut-être bien qu'un jour je le serais quand même !

Je la connais mon église, non pas seulement par cette grande salle un peu nue, un peu froide quand on la retrouve sans fidèles. Mais aussi par son clocher où je suis monté plus d'une fois. Pour y retrouver dès le vaste galetas tout nu lui aussi, l'immense escalier de bois par lequel on monte au niveau des cloches. Là-haut je suis bien, je vous l'assure. Je domine le village. Je vous vois. Je vous surveille ou plutôt non, je veille sur vous. J'entends passer une voiture. C'était autrefois le bruit d'un char, ou celui de la forge que je pouvais entendre. Celle du père Meyer. J'aimais oui, de loin, entendre les coups du marteau sur l'enclume. J'aimais le bruit de la pendule mécanique avant que le système des heures ne soit électrifié. J'avais mesuré le temps afin de ne pas être surpris par le son du marteau sur sa cloche que je rejoignais bientôt, après avoir longtemps admiré la vieille pendule, pour en gratter le métal et en entendre de manière très légère les vibrations sonores. De même pour sa voisine.

Les deux cloches, celles que je peux entendre le dimanche sonner deux fois. A neuf heures, pour annoncer que le culte sera à 10 h. 30, et pour celui-ci plus tard, appelant mon père où il se rendait presque toujours. Moi jamais, ou si peu, alors que cette église, en ce qu'elle était, en ce qu'elle représentait, je pouvais sans doute l'aimer plus et mieux que lui.

Elle est là, mon église. Elle sera toujours là que je verrai mieux encore quand je serais un ange ! Comme elle peut être belle, ainsi sous la neige et la lumière que désormais on lui offre pour la nuit entière.

